

# PARIS CANADA

ORGANE INTERNATIONAL DES INTÉRÊTS CANADIENS ET FRANÇAIS

FRANCE  
PRIX DU NUMÉRO: 25 Centimes  
ABONNEMENTS: Un an, 12 fr. 50  
BUREAUX, 19, rue de Grammont, Paris  
Émile GIROUARD, ADMINISTRATEUR  
FOURSIN-ESCANDE, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

PREMIÈRE ANNÉE NUMÉRO 18  
Mercredi 8 Octobre 1884

CANADA  
PRIX DU NUMÉRO: 5 Centins  
ABONNEMENTS: Un an, \$ 2.50  
BUREAUX  
S. MARCOTTE, AGENT GÉNÉRAL, QUÉBEC  
Louis FERRAULT, AGENT, MONTRÉAL

DIRECTEUR: HECTOR FABRE

## SOMMAIRE

*A Ottawa. — La Semaine à Paris. — Notes diverses. — Le Canada, son passé et son avenir. — Le deuxième Centenaire de Pierre Corneille. — Les Miettes de l'Histoire: Talleyrand. — Revue. — Au jour le jour. — Les Romans du jour. — Le Dessus du panier. — Charade. — Bulletin commercial.*

## A OTTAWA

Les vacances sont finies, et la saison politique est ouverte à Ottawa. Sir John Macdonald vient d'y rentrer, et avec lui tous ses collègues.

Ottawa est une ville qui n'a tout son prix que lorsque le Gouverneur et ses Ministres s'y retrouvent.

En leur absence, elle sent encore un peu, fort peu cependant, la capitale improvisée, la ville qui a besoin de vieillir pour devenir tout à fait l'égale de Montréal, Québec et Toronto.

Le premier souci du cabinet va être de se reconstituer, non pas qu'aucune crise politique l'y invite ou qu'il sente le besoin de fortifier ses rangs. Il est plus fort et plus uni que jamais. Quelques-uns de ses membres les plus éminents font valoir leurs droits à une retraite bien gagnée. Déjà, pour des motifs de santé, sir Charles Tupper a échangé le portefeuille des chemins de fer contre le poste de Haut Commissaire du Canada à Londres. Le ministre des finances, sir Leonard Tilley, songe à suivre son exemple et sera, dit-on, nommé Lieutenant-Gouverneur de sa province natale, le Nouveau-Brunswick.

Avec des qualités toutes différentes, sir Charles Tupper et sir Leonard Tilley, apportaient chacun au Gouvernement un concours précieux. Avec sa fougue oratoire, son ardeur au travail, son esprit ouvert aux conceptions nouvelles et très porté vers tout ce qui tend à élargir encore la voie qui s'ouvre devant le pays, sir Charles était, en toute occasion, désigné pour les initiatives hardies et fécondes. Sir Leonard, en revanche, est avant tout un esprit méthodique, prudent, fort avisé, saisissant avec une rare clairvoyance les exigences d'une situation et sachant en trouver la vraie solution.

Le successeur de sir Leonard aux finances sera M. Thos. White, journaliste éminent, orateur éloquent, dont la place est depuis longtemps marquée sur les banquettes ministérielles.

Aucun des membres du Cabinet n'a vu finir les vacances avec plus de plaisir que sir John.

Il a conservé toute son ardeur au travail. Sa récréation de chaque jour, c'est la séance du Conseil des ministres, qui dure d'ordinaire l'après-midi de deux heures à sept. Il y expédie les affaires avec cette aisance que donne une longue habitude des délibérations ministérielles.

C'est là, pour les jeunes ministres, une haute école politique; ils s'y forment aux bonnes traditions gouvernementales, à l'art des grandes affaires.

Au dire de ses collègues, le premier ministre, pour les mettre en train, commence souvent la séance par une anecdote, qui ne se rattache pas toujours directement à la politique, et il la clôt par un bon mot qui, pour être spirituel, n'en est pas moins aimable.

HECTOR FABRE.

## LA SEMAINE A PARIS

Paris, 7 Octobre 1884.

La politique française traverse en ce moment une phase difficile et singulièrement délicate. La France doit à la fois se tenir en garde contre les mauvais procédés de l'Angleterre et contre les bons offices de l'Allemagne. Par la fatalité des circonstances, les points de rapprochement avec l'une se multiplient en même temps que les causes de désaccord avec l'autre. Eviter une rupture avec Londres, éviter une alliance avec Berlin, sans cependant se condamner à l'isolement, telle est la double tâche qui s'impose au gouvernement de la République.

L'alliance anglaise a été depuis longtemps le rêve des politiques français; mais, au moment décisif, souvent elle se dérobe, et aujourd'hui elle se dérobe plus que jamais. La presse de Londres semble croire que son premier devoir est de rendre toute entente impossible. En cela elle se montre beaucoup moins sage que la presse de Paris, qui, malgré les provocations, parfois insensées, parties des bords de la Tamise, reste calme et se borne à railler les journaux anglais sur leur mauvaise humeur à l'endroit de toutes les entreprises françaises.

L'Angleterre aurait pu cependant, sans de bien grands sacrifices, marcher d'accord avec la France, et lorsqu'elle prenait l'Égypte lui passer le Tonkin!

M. Gladstone vient de terminer sa grande campagne politique en Écosse. Il y a déployé toutes les ressources de sa prodigieuse élo-

quence. Jamais il n'a montré plus de vigueur et de souplesse. L'âge n'a point de prise sur lui, ni les soucis ministériels. Il porte légèrement le poids de la question égyptienne. Il est pourtant en Égypte malgré lui; il désire en sortir et il n'en sort pas. L'Angleterre l'y retient.

Personne ne met en doute la sincérité de M. Gladstone lorsqu'il déclare que l'Angleterre ne restera pas en Égypte; mais tout le monde sait bien qu'au moment de la retraite, les intérêts anglais seront plus forts que lui et le forceront à ajourner toujours l'exécution de sa promesse.

Ce n'est pas, du reste, de l'Égypte que le premier ministre a parlé plus volontiers dans ses discours. Il a eu recours à toutes les séductions de son talent pour convaincre la majorité des pairs qu'elle devait revenir sur sa récente décision et adopter le bill électoral. On a été frappé de la modération de son langage.

Au cours de sa campagne, M. Gladstone a fait la rencontre de notre compatriote, Mme Albani. Il a été séduit par les charmes de son chant, et il a daigné s'entretenir avec elle du meilleur régime à suivre pour se conserver la voix en bel état. Peut-être l'influence de la grande cantatrice a-t-elle été pour quelque chose dans la façon dont le premier ministre a traité les Lords. Dans le cours de son existence si grave et si occupée, M. Gladstone n'a pas dû être un habitué de l'Opéra, ni même un grand amateur de musique. Lorsqu'il veut se délasser des affaires d'Irlande ou d'Égypte, il abat un arbre, deux arbres, selon le degré d'ennui que lui font éprouver les événements. Il a fallu l'art pur et élevé de la cantatrice canadienne pour tourner enfin son esprit vers l'harmonie et sauver un instant de ses coups la Chambre des Lords.

On sait avec quelle fougue M. de Bismarck s'est jeté dans la politique coloniale. Il a entraîné un moment toute l'Allemagne à sa suite, et l'Angleterre à ce spectacle a pris frayeur; elle voyait déjà Berlin lui disputer l'empire des mers.

L'esprit allemand n'a pas tardé à se refroidir à l'endroit des colonies. Dans une assemblée réunie à Eisenach, le prince Hohenlohe-Langenburg, président de la grande Association coloniale, a cru de son devoir de mettre ses concitoyens en garde contre la *fièvre coloniale*.

Le rapport officiel de l'expédition de la canonnière la *Mouette* constate que, « sur le territoire de Cameroon, à Angra Pequena, et sur d'autres points de la côte africaine, on pourrait, à la

rigueur, fonder quelques comptoirs, mais qu'il faut renoncer à y créer des établissements d'une certaine importance ».

La réaction contre la politique coloniale du prince de Bismarck, commencée par l'Association coloniale elle-même, ne s'arrêtera pas là, et on peut prédire qu'il en sera des projets coloniaux du grand Chancelier comme de tant d'autres de ses projets, et qu'il aura à les imposer de force à l'opinion.

Les artistes du Théâtre-Français ont, sans s'en douter, blessé l'ombre de Molière en assistant à la cérémonie religieuse célébrée à Saint-Roch en l'honneur de Corneille. C'est l'Événement qui le leur apprend. Avant tout, ils auraient dû exiger du curé de Saint-Roch une amende honorable à Molière, ce que le chroniqueur appelle « la légitime réparation que l'Église doit à l'auteur de *Tartufe*. »

En honorant Corneille et en louant *Polyeucte*, l'abbé Millault ne s'attendait pas à s'engager dans une pareille voie. Il ne s'attendait pas surtout à compromettre les sociétaires du Théâtre-Français aux yeux des admirateurs de Molière.

Peut-être la querelle s'adresse-t-elle plutôt à Corneille qu'à lui. Ce sont les ennemis de la tragédie, quelques-uns de ceux qui, au beau temps du romantisme, traitaient Racine de *polisson*, qui se réveillent et protestent contre l'apothéose décernée au grand tragique.

HECTOR FABRE.

## NOTES DIVERSES

Une dépêche de New-York au *Standard*, de Londres, annonce que le premier ministre du Canada, sir John Macdonald, s'embarque dans le steamer Cunard, partant demain, en route pour Londres.

Un aimable homme qui, au commencement du siècle, ma foi ! s'était un peu attardé à Montréal, s'en excusait auprès de ses amis en disant qu'il avait cru se retrouver à Paris.

L'illusion serait aujourd'hui plus que jamais permise. Montréal a vu cette année se succéder les fêtes et les grandes réunions publiques dont la variété même a attiré des flots toujours nouveaux de visiteurs : cet hiver, les fêtes du carnaval et le Palais de glace ; ce printemps, la Kermesse et la Saint-Jean-Baptiste ; cet été, le Congrès scientifique ; cet automne, l'exposition provinciale.

Dans son roman, *la Porteuse de Pain*, M. Xavier de Montépin met en scène un Indien du Canada, au visage cuivré, portant le costume de son pays.

Portant le costume de son pays, c'est-à-dire le costume qu'on porte généralement au Canada.

M. de Montépin est évidemment sous l'impression que les Canadiens sont tous des Indiens au visage cuivré, qu'ils vont court vêtus dans les rues de Montréal et de Québec, et que leurs représentants délibèrent à Ottawa, en rond, en fumant le calumet.

Ce qui achève de le montrer, c'est qu'il ajoute un peu plus loin : « Le Canadien paraissait déjà d'un âge assez avancé. »

Indien, Canadien, même race, même teint, même costume !

Le nom seul du personnage de M. de Montépin rappelle vaguement... l'Espagne : *Chuchillino*.

Le populaire romancier, si ses feuilletons lui en laissent le loisir, fera bien de lire de temps à autre le *Paris-Canada*.

Nous venons de recevoir deux ouvrages du même auteur, M. A.-N. Montpetit, mais d'un caractère bien différent : *Nos hommes forts* et *l'Amiante*. Ils ont cela de commun, cependant, qu'ils sont tous deux écrits en excellent style. Nous ne dirons pas que M. Montpetit est un de nos meilleurs écrivains canadiens ; ce compliment banal a été fait à trop de

gens qui ne le méritaient guère. Mais nous pouvons dire en toute justice qu'il écrit fort bien, avec une verve et un brio qui manquent à la plupart de nos auteurs. Ce n'est pas, en effet, l'imagination qui fait défaut à la littérature canadienne, elle en déborde ; mais l'entrain, cet entrain qui de l'auteur gagne le lecteur et les enlève tous deux. C'est là la qualité maîtresse de M. Montpetit, qu'il garde jusqu'au sein des démonstrations scientifiques qu'on rencontre dans son ouvrage sur *l'Amiante*.

A cette qualité si française s'en joignent bien d'autres ; la clarté, la parfaite correction, l'agrément du style, le piquant et la justesse de l'observation, et infiniment d'esprit.

Nous avons annoncé récemment que deux Canadiens-Français, M. le docteur Martel, de Lewiston, et M. Daniel Côté, de Biddeford, avaient été élus députés à la législature de l'Etat du Maine.

Nous aurions dû annoncer qu'en même temps deux de nos frères acadiens avaient remporté le même succès électoral ; ce sont MM. Alexis Cyr et P.-D. Gagnon, le premier de Grande-Isle, et le second de Frenchville.

Quatre des nôtres dans la législature du Maine, c'est un résultat plein de promesses pour l'avenir de la race française aux États-Unis.

Il est probable que le duc de Connaught, accompagné de la duchesse, visitera, l'été prochain le Canada, en revenant des Indes par la voie de San Francisco.

L'industrie fromagère est en progrès sensible au Canada.

On estime à vingt-cinq millions de francs, la valeur des fromages exportés en Europe par le port de Montréal. C'est une augmentation considérable sur les exportations de l'année dernière.

La commission qui administre le port de Montréal vient d'être saisie par la compagnie du Pacifique d'une demande de la plus haute importance.

Voici ce que propose la compagnie : Elle construirait, près de la gare des Casernes, toute une série d'élevateurs. Ces constructions, d'une capacité de 400,000 minots chacune, seraient reliées au moyen d'un viaduc à des tours construites sur le quai même et dans lesquelles seraient placés les appareils nécessaires au chargement et au déchargement des navires.

Ce que demande la compagnie, c'est le droit de construire ces élevateurs sur les terrains appartenant à la commission, le bail dans ce cas devant être de cinquante ans.

On aura une idée de l'importance du port de Québec en apprenant que depuis le printemps 480 navires d'outre-mer ont été enregistrés à la douane.

L'année dernière, à pareille date, il avait été enregistré 561 navires, soit 81 de plus que cette année.

La batellerie fluviale présente une importance non moins grande ; 117 navires ont obtenu un permis de cabotage et 1,548 bateaux à vapeur et goélettes ont fréquenté les quais de Québec pour l'approvisionnement des marchés.

Nous empruntons à la *Minerve* la boutade suivante :

A propos de la Jamaïque, qui sollicite son admission dans l'Union canadienne, un confrère rappelle la bonne « vieille Jamaïque d'autrefois, dont nos anciens parlent encore avec une vénération qui indique bien en quelle estime ils tenaient cette « fière liqueur. »

En effet, le *rhum* de la Jamaïque a laissé des souvenirs vivaces dans notre province. C'était, il y a quarante ou cinquante ans, à venir jusqu'à l'ère des chemins de fer et des *steamers*, la boisson favorite de nos cultivateurs, dont elle charmait les hivers. Chaque automne, il venait des chargements énormes de *jamaïque*, et les navires des Antilles approvisionnaient de leurs tonneaux les villages des deux rives du Saint-Laurent. C'était de la bonne liqueur, non frelatée, non empoisonnée, et nos pères, qui n'en abusaient pas, du reste, trouvaient qu'elle

convenait parfaitement et à leur tempérament et au climat. C'est pourquoi ils en redemandaient, chaque année, tandis qu'ils auraient vraisemblablement dédaigné nos liqueurs falsifiées d'aujourd'hui.

Mais tout cela ne constitue pas une raison suffisante pour annexer la *Jamaïque* et répondre à l'appel touchant que nous adressent les fils de nos anciens fournisseurs.

L'*Avenir de la Marine et des Colonies* donne les détails suivants sur l'importance des pêches françaises sur la côte de Terre-Neuve :

Le navire *Albertine* est arrivé à Granville avec 90,000 morues.

Le *Tour Malakoff*, au même endroit, avec 45,000 morues.

Le *Michel-Emile*, arrivé aussi à Granville, 60,000 morues.

Le *Georges-Jeanne* est arrivé à Saint-Martin-de-Ré avec un chargement complet.

Le *Saint-Pair* est arrivé au même endroit avec 122,000 morues, formant 4,000 quintaux.

Le *Jacques* est à Belle-Isle avec 80,000 morues.

Le total des arrivages, jusqu'au 13 septembre, est de 397,000 morues.

LE

## CANADA, SON PASSÉ & SON AVENIR

Sous ce titre, *La Revue politique et littéraire* publie, dans sa dernière livraison, un excellent article de M. Léo Quesnel sur le Canada à propos de l'*Histoire du Canada*, de M. Réveillaud, dont nous avons parlé récemment. Cet article est en tous points remarquable par les considérations qui s'y trouvent développées et qui empruntent une plus haute autorité encore au caractère de la *Revue*.

M. Réveillaud croit profondément à l'avenir de la nationalité franco-canadienne. Le rapide accroissement de la population dans le Bas-Canada lui en est un gage. Ces deux millions de Canadiens-Français ne sont pas, en effet, le fruit de l'émigration : « Ils sont tous ou presque tous le produit de dix mille colons saintongeais, poitevins, bretons, percherons, normands, transportés de 1608 à 1703 sur les côtes d'Amérique. »

La fécondité des mariages chez eux est proverbiale ; la population se double tous les vingt-cinq ans ; et, si les choses continuent ainsi (les ressources du pays le permettent), dans cinquante ans les statisticiens auront à relever dans le Bas-Canada l'existence de huit millions d'âmes. « Or, quand on a vu avec quelle fermeté et quelle habileté à la fois ces fils de laboureurs, abandonnés par la mère patrie, ont maintenu pendant un siècle, contre la politique tour à tour violente et astucieuse du gouvernement anglais, leurs franchises, leurs institutions héréditaires, l'usage de leur langue tant de fois proscrite, et enfin reconquis leur autonomie, il n'y a aucune raison de penser que les qualités qui les ont soutenus dans le passé les désertent dans l'avenir. » Dans notre siècle, que de nationalités qu'on croyait près de s'éteindre se sont réveillées : la Grèce, arrondie de la Thessalie ; la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, délivrées du joug séculaire des Turcs ; la Hongrie, rendue aux Hongrois ; l'Italie, soustraite aux Allemands ! Les exemples sont rares, dit M. Réveillaud, de nationalités complètement absorbées, étouffées sous la pression de nations plus fortes, alors même qu'une prescription plusieurs fois séculaire semblerait avoir couvert les faits de conquête : ne voit-on pas les Polonais, les Lettes, les Esthoniens, les Lithuaniens, conserver encore aujourd'hui leur individualité, tant est persistant et vivace le sentiment national ! Et cependant la plupart de ces peuples n'ont que des langues impropres à la diffusion des idées, presque des dialectes. Les Canadiens, au contraire, sont maîtres d'une langue pour ainsi dire universelle, qu'ils ont su conserver envers et contre tous.

« On veut des colonies pour avoir des débouchés, et l'on a raison ; mais il y a là un marché tout prêt, car les vraies colonies d'un peuple sont les lieux où sa race est établie, où sa langue

est parlée, où l'on a les mêmes goûts et les mêmes besoins que lui. Le lieu de dépendance administrative n'importe pas beaucoup en ces matières; alors même que le Cap et l'Australie seraient devenus indépendants, l'Angleterre ne cesserait pas d'entretenir avec ces pays des relations actives et profitables. Sachons donc apprécier à sa haute valeur l'avantage que donne la communauté d'origine et de langue.

Nulle part, hors de nos frontières, la race française n'est établie en un faisceau aussi dense, et sur une plus vaste étendue de territoire qu'au Canada. L'Algérie n'a pas encore 200,000 Français, et la province de Québec en compte, à elle seule, plus d'un million!

Il semble que ces conseils patriotiques aient déjà trouvé de l'écho quand on voit paraître, presque en même temps que l'ouvrage de M. Réveillaud, un journal franco-canadien édité à Paris. C'est, il est vrai, un Canadien, M. le commissaire général du Canada français auprès du gouvernement de la République, qui en est le directeur; mais c'est en grande partie aux lecteurs français qu'il s'adresse. Son but, ainsi qu'il l'a exposé lui-même, est double: « Faire bien connaître le Canada à la France; faire mieux connaître la France au Canada. »

Dans un premier-Paris qui est à lire, M. Fabre indique d'une main légère les causes qui pourraient aujourd'hui tendre à séparer le cœur des Canadiens du cœur de la France. Il faut se rappeler que nos anciens colons, issus en partie de la noblesse bretonne et poitevine, très fervents catholiques et très conservateurs, sont plutôt des Français du dix-septième que du dix-huitième siècle, et que, soumis depuis cent vingt ans à l'Angleterre, ils ont nécessairement greffé des idées anglaises sur les anciennes qualités de leur race.

« Le Canada s'était habitué à se passer de la France et à rester français seul et par lui-même. Dans ces dernières années, sous l'impulsion du plus jeune et du plus hardi de ses hommes d'Etat, M. Chapleau, aujourd'hui ministre, il a fait un pas vers la France et tenté de renouer des relations si longtemps interrompues, en prenant l'initiative de la création d'une agence canadienne à Paris. Les Canadiens prennent de plus en plus l'habitude de venir en France. On en pourrait citer qui prennent le bateau transatlantique comme les Parisiens prennent le train pour Saint-Germain, et l'on retrouve Québec et Montréal à Paris comme Paris à Montréal et à Québec. »

Nous souhaitons que ce courant d'émigration et de contre-émigration s'établisse de plus en plus; car, ainsi que le dit plaisamment M. Fabre, pour peu qu'elle le veuille, le Canada se chargera volontiers de repeupler la France; et quant aux Français, à peine ont-ils mis le pied dans leur ancienne colonie, que, voyant partout des enfants, aux portes, aux fenêtres, sur les toits, ils se piquent d'émulation et ne laissent pas longtemps leur maison vide. Nous souhaitons un heureux avenir au *Paris-Canada*. Plus il aura de lecteurs, plus nos commerçants, nos émigrants et nos touristes apprendront à connaître le chemin de ce pays agricole et pastoral, si vaste et si fertile, où la fécondité de la terre marche de pair avec la fécondité de la femme, et où s'est conservé tout ce qu'il y avait de bon dans les mœurs de la vieille France, sans rien de ce qu'avaient ces mœurs de contraire à la liberté.

LÉO QUESNEL.

## LE DEUXIÈME CENTENAIRE

DE

## PIERRE CORNEILLE

### LA CÉRÉMONIE DE SAINT-ROCH

La manifestation religieuse organisée à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Corneille, par M. l'abbé Millault, curé de Saint-Roch, aidé par M. l'abbé Gilbert, vicaire de la paroisse, a eu lieu le 1<sup>er</sup> octobre, à dix heures du matin, en présence d'une grande affluence de notabilités de toutes sortes.

Les invités étaient porteurs de la carte encadrée de noir dont nous avons déjà publié le texte et que nous rappelons ici :

M

Vous êtes prié d'honorer de votre présence le service solennel qui sera célébré le mercredi 1<sup>er</sup> octobre 1884, à dix heures précises, en l'église Saint-Roch, à l'occasion du deuxième centenaire de

PIERRE CORNEILLE

mort rue d'Argenteuil, le 1<sup>er</sup> octobre 1684, et dont le corps repose dans les caveaux de cette église.

L'abbé MILLAULT,

Chanoine honoraire, curé de Saint-Roch.

L'église était entièrement tendue de draperies noires, ornées d'écussons aux armes de Corneille. Le portail disparaissait également sous de nombreuses tentures, portant les mêmes armoiries.

Une décoration spéciale avait été faite au médaillon de Corneille, placé à gauche, sous le pilier de l'orgue, aux frais du duc d'Orléans. Des draperies noires, lamées d'argent et ornées de palmes académiques, entouraient le médaillon qui porte l'inscription suivante :

PIERRE CORNEILLE

Né à Rouen, le 6 juin 1606

Mort à Paris, rue d'Argenteuil, le 1<sup>er</sup> octobre 1684 est inhumé dans cette église

—  
Erigé en 1821

A dix heures précises, les diverses députations sont arrivées à l'église et ont pris place aux sièges qui leur avaient été réservés.

A gauche, s'étaient assis les descendants de Pierre Corneille, Mme Maillé, née de Corday; M. Remont, l'économiste de l'hôpital Lariboisière; M. Corneille, fonctionnaire au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, puis la députation de l'Académie française, MM. Emile Augier, Alexandre Dumas, Gaston Bois-sier, Sully-Prudhomme, Camille Rousset, Camille Doucet. Derrière ces personnes, on remarquait les délégués de l'Académie des beaux-arts, MM. Guillaume et H. Delaborde; de la Société des gens de lettres, MM. Arsène Houssaye et Gonzalès; du Cercle de la librairie, M. Henri Plon.

A droite, se trouvait la Comédie-Française, conduite par son directeur, M. Perrin, et son doyen, M. Got. Les sociétaires et les pensionnaires étaient en habit noir et cravate blanche. Les dames étaient en tenue de ville.

On remarquait, en outre, un grand nombre de notabilités appartenant au monde littéraire, théâtral et artistique; la nef de l'église et les bas-côtés étaient absolument remplis.

La messe a été dite par M. l'abbé Gilbert; l'absoute a été donnée par M. l'abbé Millault.

Les chants ont été exécutés par les chœurs de la maîtrise, qui, sous la direction de M. Darnault, maître de chapelle, a chanté les morceaux suivants: *Kyrie*, par Van Brée; andante du Concerto de Goltermann, par M. François, de l'Opéra; *Pie Jesu*, de Faure, et l'*Agnus Dei* de Rossini.

Avant le commencement du service, une immense couronne a été déposée sur le catafalque, brillamment illuminé et orné de lampadaires aux flammes bleues et vertes.

Après l'Évangile, l'abbé Millault est venu sur le devant du chœur et a prononcé une petite allocution dont les termes mesurés et réservés, nous ne craignons pas de le dire, ont produit sur l'assistance une vive impression :

Messieurs,

Ce n'est pas sans quelque émotion que je prends en ce moment la parole devant cette nombreuse assemblée des princes de l'esprit français; je le fais néanmoins avec confiance; car si, dans le cours de ma vie, j'ai eu souvent besoin d'indulgence, c'est toujours auprès des maîtres que je l'ai trouvée.

Rouen, messieurs, s'appête à rendre à la mémoire

de Corneille de légitimes et solennels hommages, mais si Corneille est né à Rouen, il a vécu à Paris, il y a travaillé, il y a produit ses immortels chefs-d'œuvre, il y est mort; il était paroissien de Saint-Roch, ses restes reposent dans les caveaux de cette église; il était donc impossible que nous les missions en oubli. J'ajouterai que si Corneille était un grand poète, c'était aussi un grand chrétien; et qu'il était bien juste que la religion qui honore les lettres et qui bénit ses enfants fidèles, ne restât pas étrangère à ces glorieuses manifestations.

Lorsque, messieurs, j'eus la pensée de célébrer, dans mon église qui était la sienne, un service solennel à l'occasion du deuxième centenaire de sa mort, je n'avais d'abord qu'un but: honorer cette grande mémoire et satisfaire à mes sympathies personnelles. Mais, messieurs, vous avez bien voulu vous joindre à moi, prendre part à cette cérémonie religieuse et manifester par votre présence les sentiments qui vous animent. Je vous en remercie et je vous en loue.

Corneille embrassa d'abord la carrière du barreau; mais, quoi qu'il fit, plaidant pour les intérêts même les plus humbles, il traitait comme malgré lui dans des considérations si hautes, il avait des vues si larges, des aperçus si profonds, son style était si pompeux et si magnifique, qu'on oubliait bientôt le mur mitoyen: peut-être lui-même quelquefois n'en parlait-il pas assez, et souvent il perdait sa cause.

Il sentit bientôt qu'il faisait fausse voie, il se tourna vers les lettres, vers la poésie française, et dès lors il ne marcha plus que de succès en succès, de triomphe en triomphe.

Je n'ai pas qualité, messieurs, pour le suivre dans sa carrière dramatique.

Mais ce que je puis dire, c'est que lorsque je le lis, je suis enthousiasmé et souvent obligé de m'arrêter, ravi que je suis d'admiration. J'admire dans le *Cid* l'effusion du plus chaste amour et les élans du plus généreux patriotisme; j'admire dans *Polyeucte* toutes les délicatesses du cœur, toutes les tendresses, toutes les intrépidités de la foi. Ah! les larmes me viennent aux yeux quand je lis ces vers du monologue de *Polyeucte* :

Saintes douceurs du ciel, adorables pensées,  
Vous remplissez un cœur qui vous veut recevoir;  
De vos attraits sacrés les âmes possédées  
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émuvoir,  
Vous promettez beaucoup et donnez davantage.  
Vos biens ne sont point inconstants,  
Et l'heureux trépas que j'attends  
Ne vous sert que d'un doux passage  
Pour nous introduire au partage  
Qui nous rend à jamais contents.

Quelles beautés, messieurs, quelles pensées célestes! Mais revenons à notre héros lui-même. Il ne fallait plus à cette grande âme que le calme profond et serein des vérités éternelles, et il consacra à la poésie religieuse, la verve encore vigoureuse de ses dernières années.

Il se reprochait quelques vers peut-être trop tendres, écrits dans sa première jeunesse; il s'en accusa et son confesseur lui donna pour pénitence de traduire en vers français les trois premiers chapitres du premier livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il le fit par devoir, mais bientôt il s'affectionna tellement à ce travail, le public reçut avec une telle faveur ses premiers essais, qu'il traduisit *l'Imitation* tout entière, puis l'office de la Sainte-Vierge, les sept psaumes de la pénitence, et enfin toutes les hymnes du Bréviaire romain. Ce n'est peut-être pas toujours le Corneille du *Cid* et de *Polyeucte*, mais c'est toujours le grand Corneille; écoutez ces quelques strophes de l'hymne des Matines :

Tandis que le sommeil, réparant la nature,  
Tient enchaînés le travail et le bruit,  
Nous rompons ces liens, ô clarté toujours pure!  
Pour te louer dans la profonde nuit.  
Que dès notre réveil notre voix te bénisse,  
Qu'à te chercher notre cœur empressé  
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse  
Le jour par toi saintement commencé!  
Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes,  
De tout péché rends-nous purs à tes yeux;  
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,  
Nous te chantions dans le repos des cieus!

Ces accents étaient les sentiments de son cœur, la prière remplissait sa vie et quand il fallut mourir, il s'en alla dans la paix.

Je vais terminer, messieurs, et je voudrais le faire par quelques paroles exclusivement sacerdotales et qui s'adressent directement à vos âmes.

Saint Augustin, chargé de chefs-d'œuvre, se trouva un jour inquiet sous leur poids. Il les cita longue-

ment et sévèrement à sa barre; puis il prit la plume et écrivit le plus beau, le plus touchant de ses ouvrages, le livre de ses confessions, le livre de son repentir. Messieurs, ce sont là les procédés de l'honneur et du génie. Il y a ici une foule d'hommes considérables à qui Dieu a départi, à mains pleines, les dons de l'intelligence et les fortes facultés. Au milieu des agitations d'un siècle sans repos, s'il était arrivé à quelqu'un d'entre eux de laisser tomber de ses lèvres, de sa plume, de sa vie, quelque parole, quelque écrit, quelque acte que sa conscience ne pût absoudre, qu'il se rappelle maintenant le noble, le glorieux privilège que Dieu a accordé à l'homme, et à l'homme seul, le pouvoir de se repentir. Messieurs, c'est une pensée de foi qui vous a amenés ici; dans quelques instants Jésus-Christ va s'élever au-dessus de vos têtes, et devant sa douce majesté, vous inclinerez vos fronts. Ah! qu'à ce moment solennel s'échappe de vos cœurs un cri, une prière, une espérance, souvenez-vous alors de cette parole que Jésus-Christ a répétée dans le saint Evangile: « Celui qui se tourne vers moi, je ne le repousserai jamais. »

Après la messe, la foule s'est écoulée dans le plus parfait recueillement.

## LES MIETTES DE L'HISTOIRE

### TALLEYRAND

Un curieux portrait de Talleyrand, extrait du troisième volume des *Mémoires du baron de Vitrolles*, qui vient de paraître :

Un jour, j'étais seul chez le prince de Talleyrand, et je pourrais en retrouver la date : la place Louis XV et les rues adjacentes étaient encombrées d'une foule immense. Elle assistait, sans se passionner beaucoup, à une lutte où les armes étaient des parapluies, auxquels se mêlaient bien quelques bâtons... Les champions se poussaient et se repoussaient vers le pont Louis XVI : les uns criant : Vive le roi ! les autres : Vive la charte ! Ce tumulte avait fermé les portes de l'hôtel de M. de Talleyrand, et nous fûmes seuls plusieurs heures de suite.

Nous regardions de temps en temps, à travers les carreaux de la croisée, cette poussée qui n'avancait ni ne reculait beaucoup. Tout à coup, il m'interpella sans préambule.

— Avez-vous remarqué, me dit-il, que, en examinant les époques diverses, on trouve toujours un homme qui, par un rapport particulier entre son caractère et celui de son temps, devient le type et pour ainsi dire le représentant de son siècle ? Je ne parle pas de Léon X, de Louis XIV ; je le prends dans une acception plus restreinte. Il est des traits auxquels il est facile de reconnaître ces figures plastiques. Le public s'en occupe ; on sait les anecdotes de leur vie ; il est de bon ton de les connaître ; on veut savoir ce qu'ils pensent, on cite leurs bons mots.

Eh bien, voyez-vous, il y a toujours un homme comme ça. Ainsi de notre temps, ou à peu près, nous avons eu M. de Choiseul ; après lui, le duc d'Orléans (Philippe-Egalité). C'est autour de ces hommes qu'on trouve la véritable histoire de leur époque. C'est ainsi que, pour tracer la figure de ces temps, j'ai écrit deux volumes des *Mémoires de M. le duc de Choiseul*, j'ai fait ensuite un volume sur le duc d'Orléans, et puis j'ai écrit mes *Mémoires*.

Et il partit de là pour aller chercher quelques grands cahiers, dont il me lut peut-être soixante à quatre-vingts pages. Telle fut l'occasion de la première lecture de ces fameux *Mémoires*.

Il fut probablement sensible au plaisir que j'en témoignai, car, dans la suite, il chercha plusieurs fois à reprendre cette communication. Il choisissait dans les différentes époques des morceaux de longue haleine : dans le ministère de M. de Choiseul, c'étaient toutes les intrigues qui avaient amené Mme du Barry, son influence politique, où son perruquier jouait un rôle à côté de Louis XV. En parlant de l'époque du duc d'Orléans, il peignait d'une manière piquante les ridicules de la société philosophique prise sur le fait chez M. Voyer d'Argenson, M. de Tracy, le baron d'Holbach et autres. Enfin, dans ses propres *Mémoires*, des passages remarquables,

au nombre desquels était l'histoire de la grande intrigue d'Erfurth, que j'ai rapportée plus haut. Alors, il souriait malicieusement.

— Vous le savez, disait-il, tout le monde a sauvé la France, puisqu'on la sauve trois ou quatre fois par an ; mais voyez-vous bien, à Erfurth, j'ai sauvé l'Europe d'un complet bouleversement.

Une autre fois, il mettait sous mes yeux le tableau de l'arrivée de Ferdinand et de son frère à Valençay.

Les détails de leur séjour, les traits ridicules de leur ignorance de toutes choses, fruits d'une éducation à la Philippe II, étaient peints avec une grâce, une finesse charmantes. En éprouverais-je la même impression si je les relisais aujourd'hui ? Je ne sais, peut-être la manière de dire y serait ; elle n'était pas celle d'un autre, ni étudiée à une bonne école ; mais il accentuait fort bien ce qu'il voulait faire ressortir dans ses phrases : et quand j'ai voulu l'imiter, je n'y ai pas réussi.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire encore la page suivante, relative au procès du duc d'Enghien. C'est là un document historique du plus vif intérêt :

Dans les difficultés que la Restauration présentait à M. de Talleyrand, la fatale catastrophe du duc d'Enghien n'était pas la moindre. Et quand il aurait pu étouffer les voix qui l'accusaient d'avoir le premier provoqué cette épouvantable violation de tous les droits humains et divins, sa position de ministre des relations extérieures et les lettres qu'il écrivit, en cette qualité, pour justifier l'horrible assassinat prouvaient assez sa participation à ce crime. Comment pouvait-il se trouver en face du père et du grand-père de la victime immolée.

M. le duc de Bourbon, tant que vécut M. le prince de Condé son père, ne vint à Paris que par moment pour faire sa cour au roi ; il est facile de comprendre la répugnance que lui inspiraient des lieux chargés de si cruels et si sombres souvenirs. A la mort de son père, M. le duc de Bourbon fut obligé de s'établir en France ; ce contact embarrassait assez l'ancien prince de Bénévent, et il lui importait d'accorder sa position avec le père du duc d'Enghien. Il n'en avait pas encore trouvé l'invention, lorsqu'une personne dont le mari se trouvait malheureusement et bien injustement impliqué dans ce drame lugubre, consulta M. de Talleyrand sur ce qu'elle pourrait faire pour effacer de la pensée du prince toute idée préjugée d'une odieuse complicité.

Elle consentait bien à supporter le poids de la calomnie vis-à-vis d'un public qui accepte le mal par légèreté, ignorance ou inclination ; et même vis-à-vis du roi et des princes parce qu'on aurait pu croire qu'elle attachait quelque intérêt à cette justification tardive. Mais vis-à-vis du malheureux père, il en était tout autrement ; son cœur saignait à l'idée qu'il pouvait accuser d'une semblable infamie un homme d'honneur qui en était innocent. M. de Talleyrand, qui voulait que personne ne se justifiait quand il ne s'était pas justifié lui-même, et qui jugeait qu'un complice de moins aggraverait l'inculpation contre lui, détourna cette dame de toute démarche.

Vous aurez beau faire, disait-il, c'est pour eux une idée fixe, ils y sont entêtés et rien de ce que vous feriez en ce sens ne réussira.

— Cependant, reprit cette noble femme, s'il était seulement possible d'éclairer M. le duc de Bourbon, si on pouvait lui soumettre les faits, lui faire connaître la vérité par une personne intime... Il y a bien auprès de lui cette madame de Feuchères.

— Ah ! reprit M. de Talleyrand, Mme de Feuchères... Fi donc ! penseriez-vous à descendre aussi bas !

A peu de jours de là, M. de Talleyrand avait dépisté, parmi les ultra fidèles qui n'étaient rentrés qu'avec le roi, le comte Alphonse de Durfort. Celui-ci avait vécu à Londres dans une sorte d'intimité avec M. le duc de Bourbon par la conformité de leurs goûts et de leurs habitudes. Nous fûmes fort étonnés de le voir tout à coup impatronisé chez le grand chambellan ; il y était attiré, recherché. Il trouvait la maison fort bonne et le vin de Champagne excellent. On l'admit à une sorte de confiance et son engouement alla jusqu'à croire le roman que M. de Talleyrand avait échafaudé avec une audace qui montrait bien son mépris pour une race aussi crédule.

On avait dit dans le temps, et il passa pour constant, que le duc d'Enghien avait reçu une lettre pour le prévenir des dangers qui le menaçaient. Que le fait fût vrai ou faux, M. de Talleyrand s'en empara ; il affirma que c'était lui-même qui avait dicté cette

lettre et l'avait fait parvenir à temps pour le salut du prince, s'il n'en eût pas méprisé l'avertissement.

Le comte Alphonse de Durfort allait au devant d'une conviction qui lui donnait une sorte d'importance ; mais il fallait la faire partager à M. le duc de Bourbon. Personne n'osait prononcer devant ce malheureux père un nom, source de tant de larmes. Mme de Feuchères pouvait seule l'entreprendre ; le comte de Durfort ménagea cette voie qu'on ne trouvait plus honteuse. On entoura de soins, de prévenances, de cajoleries celle que la veille, on appelait une courtisane. M. de Talleyrand et Mme la duchesse de Dino obtinrent la faveur de la voir, de l'entretenir, et elle fut reçue chez eux comme si elle eût été la princesse de Condé. — C'est ainsi que le tour fut joué, et la manœuvre réussit au point que le malheureux père mit sa main dans celle de M. de Talleyrand, bien convaincu que non seulement il n'y avait rien à lui reprocher, mais même qu'il lui devait une véritable reconnaissance.

## REVUE

Le *Matin* publie le compte rendu d'une entrevue qu'un de ses rapporteurs a eu avec M. Simon, ancien consul de France à Fou-Tchéou.

Voici un curieux passage de cette entrevue :

— Vous avez, monsieur, résidé en Chine comme consul de France à Fou-Tchéou. Vous êtes-vous éloigné du littoral et connaissez-vous l'intérieur du pays ?

— Assurément. Avant mon consulat, j'étais chargé d'une mission par le ministère de l'agriculture et je suis allé jusqu'à la frontière du Thibet.

— Avez-vous été inquiété dans vos voyages ?

— Jamais je n'ai eu la moindre difficulté. J'ai toujours été entouré d'égards supérieurs à ceux que mon rang officiel m'assignait.

— A quoi attribuez-vous cela ?

— Au soin que je prenais de rendre visite aux lettrés dans chaque localité. Les lettrés ont une influence considérable en Chine, où tout le monde passe par l'école. Ce sont eux qui font l'opinion. Ma démarche me conciliait immédiatement les populations.

Pour me faire honneur pendant mon séjour, on rendait la justice en mon nom. C'est un usage courtois vis-à-vis des étrangers de distinction. On m'amenait les condamnés et on les graciait sur ma demande. Tel était l'esprit d'hospitalité des pays que j'ai visités, que maintes fois des notables se sont mis spontanément à mon service au cas où j'aurais manqué d'argent. « Vous êtes depuis longtemps parti de Shanghaï, me disaient-ils, puisez dans ma bourse. »

Naturellement je refusais, mais souvent les visiteurs déposaient à mon insu dans ma maison quelques lingots d'or que je leur renvoyais aussitôt que je m'en apercevais.

Voici en quels termes le *Figaro* raconte le déplorable incident dont l'église de Saint-Nicolas des Champs a été lundi le théâtre.

On sait le différend qui existe entre la Ville de Paris et la fabrique de Saint-Nicolas. La Ville ne veut ni reconstruire le presbytère qu'elle expropria, il y a vingt-cinq ans, ni les sacristies qu'elle veut démolir présentement, pour la régularisation de la rue Cunin-Gridaine. La fabrique n'a pas d'argent, ne sait où installer les meubles des sacristies. La Ville a bien mis à sa disposition un terrain au chevet de l'église, mais les devis des constructions s'élèvent à 125,000 francs.

L'honorable M. Rivié, curé de Saint-Nicolas, et son conseil ont reculé, épouvantés devant cette dépense. Ils ont attendu l'arrêt de la Cour d'appel et la décision du conseil d'Etat, juridictions devant lesquelles ils sont à la fois en instance. L'administration municipale se montre plus pressée que la justice, et avant-hier lundi, à deux heures, comme c'était annoncé, M. Albert Callet, inspecteur-régisseur des maisons communales, s'est présenté à Saint-Nicolas des Champs, pour prendre possession des sacristies.

M. le curé était assisté de M. Moron, ancien négociant du quartier, trésorier de la fabrique.

— Voulez-vous nous montrer vos pouvoirs ? ont dit ces messieurs à l'inspecteur-régisseur.

— Je n'ai que ma carte, a répondu ce dernier, assez interloqué, au milieu d'une assez grande affluence de journalistes et d'ecclésiastiques.

L'entretien s'est poursuivi dans un tout petit et étroit cabinet, sans plus aboutir, et M. Albert Callet s'est retiré par devers M. le préfet Poubelle.

M. Rivié, curé de Saint-Nicolas, est de haute taille, les cheveux argentés, la physionomie fine et sympathique. La plus grande partie de sa carrière s'est écoulée à Saint-Roch et à Saint-Thomas d'Aquin où il a laissé les meilleurs souvenirs. Depuis neuf ans que le cardinal Guibert l'a placé à la tête de cette paroisse, il n'avait jamais entretenu ses paroissiens des difficultés pendantes avec la Ville.

Dimanche dernier, il fallut bien qu'il s'exécutât. La presse avait discuté vivement les projets de l'administration. Il déclara à ses paroissiens qu'il ne résisterait pas.

— Nous nous souviendrons, dit-il, du précepte évangélique : « Si on veut vous ôter votre tunique, offrez aussi votre manteau. »

M. Albert Callet, lui, est un homme de 45 à 48 ans, blond coloré, un peu gros. Compromis dans la Commune, il fut détenu pendant trois années à Gaillon. M. Charles Floquet le trouva dans la rédaction des journaux intransigeants et, devenu préfet de la Seine, lui ouvrit les portes de l'administration, où il s'est élevé à la charge qui l'a mis en si grande évidence, hier.

Les groupes qui s'étaient formés rue Cunin-Gridaine et dans l'église même aux abords de la sacristie, devinrent assez menaçants pour que M. le curé Rivié eût recours au commissaire de police de son quartier. Mais, avant son arrivée, les nouvelles couches se donnèrent le plaisir de fumer dans l'église, de se promener dans le chœur, la tête couverte, et d'essayer des contrefaçons sacrilèges des chants liturgiques. Des filles, en cheveux, trouvaient le moyen de marivauder dans les coins avec des messieurs en casquette de coutil.

Et que d'égards pour toute cette clique ! Pas un sergent de ville dans l'église. Vers quatre heures seulement, un des inspecteurs qui accompagnaient le commissaire refoula tout ce monde, surtout les couples dissimulés dans les entre-colonnes.

A mesure que quelqu'un sortait de l'église, la foule massée et contenue par les agents le saluait par des applaudissements ironiques.

Un passant, écœuré de ce spectacle, dit à un de ces agents, assez haut pour être entendu :

— Vous pouvez être sûr qu'ils vous fusilleront à la première occasion.

— Je le sais bien, répondit l'agent en secouant tristement la tête.

L'Angleterre se prépare à célébrer la mise en liberté de Titchborne, du faux Titchborne :

Il y a en faveur du *Claimant*, pseudo Titchborne, deux comités organisés ; le premier est un comité dit de *démonstration*, le second est un comité dit de *soutien*. Le second doit fournir au premier les fonds indispensables à l'organisation des réjouissances proposées pour célébrer la sortie du bagne de cette célébrité judiciaire. Le *Claimant*, dont le procès est à coup sûr le plus curieux des temps modernes, sera mis en liberté le 24 octobre ; il aura subi dix années de galères sur les quatorze auxquelles il avait été condamné pour un double parjure.

Le comité de soutien n'a encaissé encore que 200 francs, c'est maigre, mais cela n'indique pas qu'au dernier moment les fonds n'afflueront pas. Le comité de démonstration a invité tous ceux qui, depuis dix ans, entretiennent l'agitation de Titchborne, à s'organiser de nouveau et à s'entendre sur les moyens de faire une brillante réception à leur héros lors de sa rentrée dans le monde. En France, ces honneurs rendus à un homme sévèrement frappé par la justice, sembleraient étranges ; ici, ils sont très sérieux, et le triomphe qui lui est préparé ne manquera pas de solennité.

Le *Claimant* exerce au bagne de Portsmouth l'état de charpentier et ce qui confirme ses partisans dans leur opinion qu'ils ont devant eux la victime d'une erreur judiciaire, c'est que, malgré la sévérité du régime de la pénale servitude, le prisonnier a toujours mené une conduite exemplaire et s'est acquis, même au bagne, les sympathies des directeurs et des gardiens. Dans le mois qui précède leur mise en liberté, les condamnés ont une nourriture plus substantielle ; ils peuvent laisser croître leur barbe et leurs cheveux ; ils ont également l'autori-

sation de recevoir des visites. Le *Claimant*, jadis un colosse, avait beaucoup maigri ; il commence à engraisser, mais sa barbe et ses cheveux sont grisonnants. Pour la première fois depuis son incarcération il a vu jeudi son fils aîné qui lui a été conduit par M. Quatermaine-East, un ami dévoué ; l'entrevue a été excessivement touchante.

M. East a communiqué au *Claimant* une pétition signée par plusieurs milliers d'habitants de Doncaster qui réclament en sa faveur une libération sans conditions, c'est-à-dire sans qu'il soit soumis à la règle du *Ticket of Leave*, répondant à notre surveillance de la haute police. Les pétitionnaires de Doncaster priaient en même temps le *Claimant* d'accepter la candidature d'un siège au Parlement aux prochaines élections ; et, cette candidature si bouffonne qu'elle soit, n'eût pas été illégale si l'exconvict avait été affranchi des formalités du *Ticket of Leave*, formalités qui durent jusqu'à l'expiration de la peine prononcée.

Le *Claimant* a déclaré ne vouloir rien demander au gouvernement, dont il désire n'accepter aucune grâce ; il repousse, en conséquence, l'offre d'un siège à la Chambre des Communes. Son intention est de consacrer sa vie à expliquer à son fils pourquoi et comment il a été injustement condamné ; à cet effet, il le prend pour secrétaire et lui fait abandonner la maison de commerce où il était employé. Le nombre de ceux qui sont persuadés que le *Claimant* est réellement sir Roger Titchborne est beaucoup plus considérable qu'on ne se l'imagine, et je n'aurais pas parié contre son élection. Ce ne sera pas sans doute à Portsmouth qu'il sera libéré ; on le transférera à Londres, et c'est de la prison de Pontonville qu'il sortira à une heure soigneusement tenue secrète. On craint une manifestation trop bruyante, et ce sera vraisemblablement dans la nuit du 23 au 24 octobre que sera rendu à la liberté un innocent persécuté, ou le plus étonnant chevalier d'industrie de l'époque.

Après tant d'autres, M. Sarcey a éprouvé le besoin de se raconter. Le voici peint en deux mots par lui-même :

Il me semble bien — et je suis trop vieux aujourd'hui pour ne pas me rendre compte exactement de mes aptitudes et pour me tromper par amour-propre sur ma vocation, — il me semble bien que j'étais né professeur. Professeur, je l'ai été toute ma vie et plus peut-être encore dans le journalisme que dans l'Université. Ma seule originalité, dans le nouveau métier que j'ai pris et que j'exerce depuis tant d'années, fut justement de porter, au *Figaro* d'abord, puis dans l'innombrable foule des journaux où je me suis éparpillé, l'esprit et les procédés de l'enseignement universitaire. Je fus dès le premier jour très nettement et très hardiment ce que la nature m'avait fait : un pédagogue au bon comme au mauvais sens du mot. Cela sonna comme une nouveauté, on cria de toutes parts au *pion* ; mais ce pion était quelqu'un.

Sous le titre de *M. Thiers à Paris pendant le siège*, le *Moniteur* raconte un curieux épisode d'une discussion entre M. Thiers, qui voulait faire la paix à tout prix, et l'amiral La Roncière, qui voulait continuer la guerre encore :

La conversation s'était animée. On venait de sortir de table et l'on passait dans le salon pour prendre le café. M. Thiers, irrité de la contradiction qu'il rencontrait, éleva la voix, et d'un ton assez aigre : « Amiral, dit-il, je vous prie de vous rappeler un mot du chancelier de l'Hospital : C'est aux hommes d'épée à faire la guerre, mais c'est aux hommes d'État à la décider. »

L'amiral était en uniforme ; il fit le geste de déboucler son ceinturon en répondant avec vivacité : « Faut-il que je dépose mon épée pour avoir le droit de dire mon opinion devant vous ? » M. Thiers comprit qu'il était allé trop loin et il se hâta de dire avec un geste câlin : « Ne jetez pas votre épée, amiral, la France y perdrait trop. »

La soirée ne se prolongea pas longtemps. M. Thiers se rendait au Louvre où le gouvernement l'attendait, et les officiers avaient à regagner leur quartier général.

En descendant l'escalier, l'amiral se retourna vers ceux qui le suivaient et dit assez haut pour être entendu de tout le monde : « Il est bien pressé de prendre le pouvoir ! »

## AU JOUR LE JOUR

Une anecdote sur Corneille.

Dans *Tite et Bérénice*, acte I, scène II, on lit les vers qui suivent :

Faut-il mourir, madame ; et, si proche du terme,  
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme  
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort  
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort ?

Ils sont difficiles à comprendre.

L'acteur Baron, qui jouait le rôle de Domitien, fut de cet avis.

Ne sachant comment exprimer une idée qu'il saisissait mal, il alla trouver Molière.

Molière avoua qu'il ne les comprenait pas davantage.

— Mais attendez, dit-il à Baron, M. Corneille doit venir souper aujourd'hui avec nous, vous lui direz qu'il vous les explique.

Corneille arrive. Le jeune Baron l'embrasse et, sans détour, lui demande l'explication.

Corneille réfléchit, puis souriant :

— Je ne les entends pas trop non plus, dit-il ; mais récitez-les toujours. Tel qui ne les entendra pas les admirera.

Les quatre vers furent applaudis.

\*\*\*

A rapprocher de la gageure d'Arnal qui paria un soir soulever des applaudissements frénétiques et improvisa en scène ce couplet :

Tous nos soldats sont remplis de vaillance,  
Nous avons eu des revers, des succès.  
Amis, la France sera toujours la France,  
Et les Français seront toujours Français.

\*\*\*

Le *Gaulois* décrit le château de Lude, résidence des Talhouët.

Ce château, où le défunt marquis a passé les dernières années de son existence, entouré de l'affection de tous les siens, est un des plus beaux de la contrée : il est en partie gothique et en partie dans le style de la Renaissance. De grosses tours rondes sortent de ses angles. La cour d'honneur est décorée de statues et de pilastres en marbre.

La terre de Lude, une des plus considérables de France, a appartenu à Du Guesclin, à titre de baronnie : elle fut plus tard érigée en comté par François I<sup>er</sup> et en duché-pairie par Louis XIV.

On montre dans le château une chambre qui a été occupée, en 1598, par Henri IV et, en 1619, par Louis XIII ; l'ameublement n'en a pas été changé depuis cette époque.

Les armes de Lude sont : d'azur à la croix engrêlée d'argent.

Le domaine est, depuis longtemps, dans les mains de la famille de Talhouët-Roy, dont la fortune foncière est des plus considérables. Un personnel de soixante domestiques est nécessaire pour assurer le service dans toutes les parties de cette fastueuse demeure, où des fêtes brillantes ont été données sous Louis-Philippe et sous l'Empire.

Le deuil récent survenu dans la famille ne permettra pas de les renouveler de sitôt.

Non loin du Lude se trouve la fameuse abbaye de Solesmes, relevée par Dom Guérenge, et où l'on montre les chambres dans lesquelles le comte de Montalembert travailla à sa *Sainte Elisabeth de Hongrie*, Louis Veuillot aux *Parfums de Rome*, et M. de Falloux à l'*Histoire de saint Pie V*.

\*\*\*

Les boulangers parisiens s'obstinent à vouloir maintenir le prix du pain, malgré la baisse considérable des farines, et vont provoquer ainsi, à leur détriment, le rétablissement de la taxe.

Puisque ce sont eux en ce moment qui défrayent la chronique, profitons de l'occasion pour apprendre aux lecteurs ce que deviennent les *vieux croûtons* de pain.

C'est qu'en effet il existe un métier peu connu, celui de marchand de mie et de croûtes de pain.

La marchandise première est fournie à ces industriels, principalement par les pensionnats, les collèges et quelques grands établissements de consommation.

Tous les morceaux de pain couverts de poussière, tachés d'encre et de boue, que l'on ramasse dans les réfectoires ou dans les recoins de cours, sont vendus au poids à des marchands surnommés *bou-*

*langers en vieux.* Ceux-ci procèdent d'abord à un premier triage.

Les morceaux de pain encore présentables, préalablement séchés au four et passés légèrement à la râpe, sont vendus à des restaurants d'ordre inférieur pour devenir des croûtes au pot ou pour faire de la *panade*.

La mie et les croûtes trop défectueuses sont battues au mortier, pulvérisées, et forment la chapelure blanche que l'on emploie pour paner les côtelettes ou saupoudrer les jambonneaux. Il y a aussi les miettes de pain, dont le boulanger en *vieux* sait tirer parti. Il les noircit au feu, puis il les pile au mortier et en fait une poudre noirâtre qui, mélangée avec du miel et arrosée de quelques gouttes de menthe, forme une poudre pour les dents.

On voit que rien ne se perd à Paris et que l'industrie tire parti des matières les plus infimes.

\*\*\*

Le jeune comte de Morny vient de donner une spirituelle leçon au conseil municipal.

On sait que nos édiles ont débaptisé la rue de Morny pour l'appeler rue Pierre-Charron.

M. le comte de Morny, qui y a loué un appartement et qui vient d'y pendre la crémalière, a fait ses invitations de la façon suivante :

M. le comte Pierre Charron a l'honneur de prier M. X... de vouloir bien venir dîner chez lui mardi soir, 51, rue de Morny.

## LES ROMANS DU JOUR

J'ai lu quelques romans pendant ces vacances et, soit dit sans offenser leurs auteurs qui sont presque tous des plus huppés, je suis étonné du peu de plaisir que j'y ai pris. J'entends répéter tous les jours — par les romanciers et même par les perroquets — que le roman est une forme littéraire essentiellement appropriée à la société contemporaine, et l'expression même de cette société, comme la tragédie, par exemple, était le type littéraire de la monarchie de Louis XIV ; comment donc se fait-il qu'un genre si vivant, si moderne, dans lequel s'incarne et se personnifie notre société, me laisse aussi généralement froid et me donne, pour tout dire, moins d'agrément que d'ennui ? C'est probablement un sens qui me manque !

Malheureusement, je ne suis pas le seul. J'ai observé ce qui se passe dans les familles, j'y ai recueilli des impressions, j'y ai entendu des aveux, et il m'a bien fallu reconnaître qu'à l'exception du feuilleton des petits journaux à un sou que s'arrachent les gens du peuple, le roman n'est plus guère recherché que par quelques jeunes gens et par les femmes. C'est un public fort nombreux, j'en conviens, et qui suffit à sa fortune ; c'est aussi un public fort aimable et qui a de quoi flatter l'amour-propre des romanciers ; mais il faut qu'ils s'en contentent, car en vérité ils n'en ont pas d'autre. J'y ajouterai, s'ils y tiennent, un petit lot d'écrivains ou d'amateurs qui lisent le roman à la mode par curiosité d'artistes ou de dilettantes, pour se rendre compte de ce qu'il vaut et avoir le droit d'en parler. Mais c'est tout ! Passé un certain âge, les hommes, les bourgeois, les lecteurs de journaux ne lisent presque plus de romans. Il est très rare dans tous les cas qu'ils consentent à en lire un jusqu'au bout. Le plus renommé ne les intéresse pas, et ils l'abandonnent avant la fin, ou bien ils courent tout de suite à la fin pour l'abandonner encore plus vite. Je confesse que j'en suis là !

Il n'est pas bien difficile de découvrir la raison de cette faveur dont le roman continue à jouir auprès des jeunes gens et des femmes. Ce public spécial — et charmant — a beaucoup d'imagination et de sensibilité, il aime les aventures, surtout les aventures amoureuses ; enfin il aime l'amour dont les romans sont pleins, et particulièrement l'amour romanesque dont ils doivent être remplis, sous peine de manquer à leur devoir et même à leur nom. Ce qui l'attire et le séduit, dans ce genre de littérature, c'est précisément la place énorme que l'amour y occupe ; c'est que l'amour y est envahisseur et accapareur, encombrant et absorbant. Aussi vous pouvez lui en servir tant qu'il vous plaira,

il n'en aura jamais assez. Je connais des plumeuses et des fleuristes qui ont dévoré, pendant leurs repas, des cabinets de lecture tout entiers et qui ont recommencé ensuite.

Peu importe que le roman soit faux, mauvais, impossible, pourvu qu'elles y trouvent ce qu'elles appellent *de la passion*. Le roman, c'est l'amour ; et l'amour, c'est l'idéal ! De la cuisine au salon, il règne, et elles ne sont pas près de s'en fatiguer.

A l'inverse, il est permis de se demander pourquoi ce même roman qui amuse tant les hommes quand ils sont jeunes, et les femmes toute leur vie, cesse de plaire aux messieurs qui ont passé un certain âge, et perdu, par conséquent, un certain nombre d'illusions. Eh bien ! c'est exactement pour la même raison, à savoir que l'amour y tire à lui toute la couverture et y tient une place disproportionnée. Oui, à notre insu, c'est cela qui nous étonne et nous agace ; nous sentons là un excès qui nous dispose mal et finit par nous ennuyer. Des aventures et des amours, toujours ! C'est un peu trop ! Nous nous en sommes aussi régales autrefois ; mais aujourd'hui nous n'accordons plus le même crédit aux unes et nous n'attachons plus la même importance aux autres. Ce qui en reste — s'il en reste — est évidemment tout ce qu'il y a au monde de moins romanesque et de moins littéraire ; un atome, un point dans notre vie ; ou alors un malheur dont nous n'aimons pas à retrouver l'équivalent dans un livre.

Voilà pourquoi le roman paraît souvent faux et fade aux hommes mûrs, qui ont généralement sous les yeux des réalités toutes différentes de ces chimères. Voilà pourquoi le rôle que l'amour y joue, et, je le répète, la place qu'il y tient, se présentent à leurs yeux désabusés comme un rôle et une place de convention, une sorte d'usurpation sentimentale et littéraire, où la vérité n'a rien à voir, un mensonge pour les dames. Entre nous, est-ce que l'amour, tel qu'on le rencontre dans les romans, gouverne notre existence aussi complètement que les romanciers veulent bien le dire ? Est-ce que vraiment il l'accapare et l'absorbe, d'un bout à l'autre, au point où ils le prétendent ? Et surtout est-ce qu'il y fait autant de bruit qu'il en fait chez eux ?

J'avouerai, s'ils y tiennent, qu'envisagé à un certain point de vue, il y exerce une influence énorme et même durable, mais généralement silencieuse et discrète. Il se voile et se tait pour régner. Il préside à beaucoup de nos résolutions, mais sa présence, quand elle est réelle, se trahit moins par des paroles que par des actes. Les vrais héros de roman, les agités, les emballés, les romantiques d'autrefois, les Antonys qui poussent des cris et commettent des crimes, sont des exceptions. Nous ne voyons rien de pareil autour de nous.

Prenez au hasard dix ou douze familles de votre connaissance et de votre intimité, un rassemblement d'une centaine de personnes, vous y rencontrerez peut-être toutes les variétés de l'amour, de l'adolescent qui rêve au vieillard qui paie, de la fiancée qui sourit à la délaissée qui meurt ; mais vous n'y rencontrerez jamais cette amorosité exclusive, ces combinaisons outrées, et cet infernal, j'allais dire ce ridicule tapage des romans.

Il y a, dans la vie, beaucoup d'autres intérêts et d'autres passions que l'amour, auxquels l'amour cède journellement, sans se croire déshonoré pour cela. Lui-même n'a pas toujours et nécessairement cette violence inconsciente que les romanciers se plaisent à lui attribuer. Il n'est pas fatalement l'unique ressort, ni même le principal ressort de tous les drames intimes ; il n'est pas fatalement un drame. J'incline même à croire qu'il est beaucoup plus souvent une comédie.

Les grands conteurs et les grands observateurs français ou étrangers, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Balzac, Dickens, l'ont bien compris, et ils ont mis dans leurs études ou dans leurs tableaux beaucoup d'autres ingrédients aussi humains et dramatiques. Est-ce que l'amour joue le principal rôle et occupe la place principale dans ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *Monte-Christo* ou les *Mystères de Paris* ? Il n'y arrive guère que comme incident subalterne ou épisode rafraîchissant. Et dans la *Colomba* de Mérimée ? Et dans cette admirable série des *Parents pauvres* ? Et dans *Eugénie Grandet* ? Et dans toute l'œuvre de Thackeray ou de Dic-

kens, pour ne parler que des réalistes, car vous me ririez au nez si je prononçais le nom rococo de Walter Scott ? Est-ce que l'amour est tout chez ces gens-là ?

Le fait est qu'ils savaient garder une mesure, une proportion entre les sentiments divers et les diverses passions dont l'âme humaine peut être émue, secouée, soulevée, et, dans ces passions mêmes, une autre mesure et une autre proportion, suivant les temps, les cas et les personnes. Rappelez-vous, dans les *Trois Mousquetaires*, ces adorables et malheureuses amours de d'Artagnan et de Mme Bonacieux. C'est à peine un chapitre, mais divin. Les deux silhouettes ne font que passer dans cette délicieuse lanterne magique. Et c'est assez pour nous plaire, c'est assez pour nous attacher à elles sans retour. Voilà le secret des forts. La plupart de nos romanciers contemporains — je ne dis pas tous — n'en fussent jamais sortis, avant d'étaler à perte de vue sous nos yeux la psychologie complète et pareillement la physiologie intégrale de cet amour inassouvi. Il est dans leurs habitudes de ne pas nous tenir quittes à moins.

De là cet ennui, ou du moins cette fatigue, qui nous vient peu à peu à la lecture de leurs histoires. Le roman le plus naturaliste, par ce fait seul que l'amour y tient trop de place et y mange toutes les passions environnantes, nous paraît empreint d'un certain caractère conventionnel qui n'a rien de commun avec la bonne nature et la vie courante. Hélas ! malgré ses airs dévorants, c'est pourtant lui, le pauvre amour, qui trois fois sur quatre est mangé !

Ce phénomène nécessairement nous frappe et nous ramène toujours à cette réflexion, que la vie ordinaire ne se conduit pas ainsi ; que les romanciers abusent de l'amour, qu'ils le surfont ou le calomnient tour à tour pour le vain plaisir de nous montrer des personnages extravagants ou criminels qui n'ont pas pu lui résister et qui sont devenus ses victimes. Nous remarquons, sans d'ailleurs lui faire tort, et sans méconnaître son pouvoir, qu'il y a bien autre chose que lui, et d'autres forces que la sienne dans la bataille de la vie. Les trois quarts du temps l'amour n'y est qu'un hors-d'œuvre ou un dessert aimable dont les romanciers veulent absolument, sans besoin et sans vérité, faire leur plat de résistance. Si nous le trouvons quelquefois lourd et peu digestif, à qui la faute ?

Il semblerait, à vous lire, que le monde entier ne songe qu'à aimer, autrement dit, à faire une noce éternelle. Je crois que c'est une erreur, ou du moins les hommes d'un certain âge en jugent ainsi, et l'idée qu'ils en ont les empêche de prendre à vos fictions le même plaisir que les jeunes gens ou les femmes.

Plus j'examine, plus j'observe, et plus ce qu'on appelle une passion romanesque, une passion comme un romancier la comprend, la développe et la peint, me semble, en notre temps, une anomalie et une rareté. Ils ont beau dire et beau faire, le monde reste assez terre-à-terre dans ses manifestations les plus spontanées, et incline beaucoup moins à la tragédie qu'au comique. Nous avons tous, ou nous avons eu, je pense, nos petites affaires de cœur, généralement assez bourgeoises, pour ne rien dire de plus, et dans lesquelles des gens sincères m'ont assuré que la prose faisait ordinairement plus de volume que la poésie.

QUIDAM.

## DESSUS DU PANIER

Quillebois veut se marier.  
On lui parle d'une jeune fille fort bien élevée et fort instruite.

- Elle possède trois langues...
- Trois !
- Parfaitement.
- Peste ; on se plaint déjà du bavardage des femmes qui n'en ont qu'une !

Prudhomme à son fils, après avoir lu les détails de la scène d'anthropophagie de la *Mignonnette*.

— Tu as mangé l'héritage de ton grand-oncle du Poitou, tu as mangé la succession de ta tante de Normandie, tu as mangé les économies de ta sœur.

Je ne te ferai pas embarquer, pour te punir, sur un bâtiment, tu mangerais le mousse!

Sur la terrasse d'un café du boulevard :  
Un voyou tout effiloqué offre aux consommateurs et aux passants des billets de loterie.  
— Mesdames et messieurs, un demi-million pour un franc...  
M. Prudhomme, avec dignité et bonhomie :  
— Mon ami, gardez vos billets; je m'intéresse trop à votre position, qui ne me paraît pas très brillante, pour vous priver d'une telle chance de fortune.

## CHARADE

N° 8.

Par EURÉKA, dédiée à BURIDAN.

Mon premier est un dur métal,  
Mon second fut un maréchal,  
Mon tout une ville  
Ou bourg, dont l'ancien châtelain  
Traita le peuple de vilain;  
Ce qui n'empêche pas que plus d'un imbécile,  
Le prenant pour dieu,  
Voudrait bien lui dresser des autels en ce lieu.

Le mot de l'Enigme N° 7 est : FUMÉE.

Solutions justes. — I. B. — Le père Spicace. — Un vieux soldat. — Le capitaine Vatan. — Fais-ta-Malle. — Ficheclaque. — Ch. Perplex. — Pontis. — Jean de Brives. — Clair-de-Lune. — Coquelicot. — Le capitaine Flamberge. — Mistenflûte. — L. Leblanc. — B. Sack. — Cacouna. — L. Mieu. — Dupont. — Louise M. — A. L. de N. B. — Espérance. — Little-Duck. — Vol-au-Vent. — Edmond Dantès. — Durier. — Buridan. — Euréka. — Rocambole. — A. P. Satory. — Passe-Partout. — Lagardaire. — Delphin Zibetta. — Landry. — P. F.

La fumée, je le jure,  
Est bien la fille obscure  
D'un père lmineux;  
Puisqu'on ne l'endure,  
Pour ne gêner personne,  
Laisant en bas les plus joyeux,  
Pendant que la cloche sonne,  
Elle apaise souvent la colère des dieux.

D'ARTAGNAN.

Solutions justes du Canada pour la Charade n° 6 :  
V. G. (Québec). — Le Devineur. (Ottawa). — Mystère. (Montréal). — J. B. (Montréal). — Jean-Baptiste. (Montréal). — Bas-de-Cuir. (Québec). — Henri G. (Québec). — P. D. (Ottawa).

Prière d'envoyer les solutions aux bureaux du journal, à

D'ARBOIS.

**A VENDRE** à Saint-Henri-de-Lévis, une d'une contenance d'environ 40 hectares en culture, avec bois, bâtiments de ferme en parfait état et maison d'habitation. Le chemin de fer Québec-Central passe à trois cent mètres de cette propriété.  
Prix avec facilités de paiement : 19,000 francs (\$ 3,600).

S'adresser pour renseignements détaillés et offres, au propriétaire, M. Jean Pâquet, à Saint-Henri-de-Lévis, près Québec (Canada).

Ou aux bureaux du journal : 19, rue de Grammont, Paris.

## BULLETIN COMMERCIAL

### POIDS ET MESURES

L'usage du système décimal français est facultatif et légal au Canada.

La livre est égale à..... 0 kilog. 453,59  
La tonne à..... 907 kilog.  
Le gallon contient..... 4 litres, 54  
Le minot contient..... 36 litres, 34  
La verge est de..... 0 mètre, 91  
Le pied est de..... 0 mètre, 30

Le mille est de..... 1,609 mètres  
L'acre a une superficie de..... 40 ares, 47  
La piastre (\$), divisée en 100 centins, vaut (saut les variations du change) 5 fr. 25.

Paris, 7 octobre 1884.

BLÉ. — Marché actif.

Nous cotons à 12 h. 1/4 :  
Livrable Octobre..... 21 25 à 21 50  
— Novembre..... 21 25 à 21 50  
— Nov. et Déc..... 21 25 à 21 50  
— 4 premiers mois..... 21 50 à 21 75  
Les 100 k. nets, compt.; poids naturel. 77 à 75 k. à l'hect.

Les blés à livrer sont fermes, avec passablement d'affaires; en clôture, les acheteurs sont rares, mais les prix bien tenus.

SEIGLES. — Les seigles ont quelques demandes sur le rapproché, à des cours en légère hausse.

Livrable Octobre..... 16 25 à 16 50  
— Novembre..... 16 25 à 16 50  
— Nov. et Déc..... 16 25 à 16 50  
— 4 premiers mois..... 16 50 à 16 75  
Poids naturel 72 à 70 k. à l'hect., 100 k. nets cpt.

AVOINES. — Les avoines, bien tenues, n'ont que des affaires tout à fait insignifiantes.

Livrable Octobre..... 16 75 à 17 ..  
— Novembre..... 16 75 à 17 ..  
— Nov. et Déc..... 16 75 à 17 ..  
— 4 premiers mois..... 17 25 à 17 50  
Poids naturel 45 à 47 k. à l'hect., 100 k. nets cpt

Montréal, 25 septembre 1884.

Marché tranquille. Peu d'affaires. A Chicago les blés livrables en octobre ouvrent à \$ 0,77 5/8 et cotent \$ 0,76 7/8 plus bas, \$ 0,78 plus haut, et en clôture \$ 0,77, le minot (bushel). A pareille époque, l'année dernière, ils étaient cotés à Chicago \$ 0,95 3/8.

On cote :

BLE. — Canada rouge d'hiver, le minot... \$ 0,86  
Canada du printemps, le minot..... \$ 0,88  
Poids légal au minot, 60 livres.

SEIGLE. — Le minot..... \$ 0,64  
Poids légal au minot, 50 livres.

AVOINE. — Le minot..... \$ 0,34  
Poids légal, 34 livres.

ORGE. — Le minot..... \$ 0,61

POIS. — Le minot..... \$ 0,81

MAIS. — Le minot..... \$ 0,70

### MARCHÉ AUX BESTIAUX

PARIS La Villette 6 oct.	AMENÉS	VENDUS	INVEND	POIDS moyen
Bœufs.....	3.207	2.566	641	354 k.
Vaches.....	1.191	954	237	228
Taureaux.....	234	193	41	375
Veaux.....	1.209	1.151	58	80
Moutons.....	19.931	17.881	1.050	20
Porcs gras.....	2.450	2.423	27	80
Porcs maigres.....	"	"	"	"

	VIANDE NETTE			POIDS VIF		
	1 <sup>re</sup> qual.	2 <sup>e</sup> qual.	3 <sup>e</sup> qual.	1 <sup>re</sup> qual.	2 <sup>e</sup> qual.	3 <sup>e</sup> qual.
Bœufs...le kil.	1 68	1 54	1 34	1 01	. 91	. 80
Vaches.....	1 64	1 43	1 24	. 96	. 83	. 70
Taureaux.....	1 42	1 26	1 04	. 81	. 71	. 60
Veaux.....	2 20	2 ..	1 60	1 32	1 16	1 ..
Moutons.....	2 ..	1 76	1 42	1 ..	. 87	. 67
Porcs gras.....	1 39	1 32	1 27	. 06	. 92	. 85
Porcs maigres.....	..	..	..	..	..	..

Peaux de moutons : rases..... 2 .. à 3 ..  
— demi-laine..... 3 50 à 4 50

Pointe-Saint-Charles, Montréal,  
25 septembre 1884.

Le bétail destiné à l'exportation est en baisse de \$ 0,00 1/4 par livre en moyenne. Les affaires sont néanmoins assez actives et les prix de fret sans changement.

On annonce qu'un des steamers canadiens aménagés spécialement pour le transport du bétail, le *Lake-Champlain*, après avoir déchargé sa cargaison, a sombré par suite d'avaries dans les docks de Liverpool.

On cote les bœufs de \$ 0,04 1/4 à \$ 0,05 et les moutons de \$ 0,03 1/2 à \$ 0,04, la livre, poids vif.

Le Gérant : FOURNIN.

Paris. — Imp. Dubuisson, imprimeur breveté,  
rue Coq-Héron, 5.

## Maisons Recommandées

### ORNEMENTS D'ÉGLISE

DIVISION DES CATALOGUES ILLUSTRÉS QUI SONT ENVOYÉS SUR DEMANDE

- |                          |                           |
|--------------------------|---------------------------|
| 1 Chasublerie, Broderie  | 7 Dons et Secours aux     |
| 2 Lingerie et Vêtements  | Églises                   |
| 3 Bronze et Orfèvrerie   | 8 Églises pauvres         |
| 4 Ameublement            | 9 Bannières pour Sociétés |
| 5 Oriflammes et Tentures | 10 Ornaments et Vêtements |
| 6 Services mortuaires    | épiscopaux                |

BIAIS AINÉ \* \* \* \* \*

Fournisseur de N. S. Père le Pape

Paris, 74, rue Bonaparte — Place Saint-Sulpice, Paris  
MAISON FONDÉE EN 1782

### ART

#### Tableaux et Objets d'art

TABLEAUX, EAUX-FORTES, GRAVURES

Ancienne maison MARTINET, Jules Hauteœur, successeur, 172, rue de Rivoli (au coin de la rue de Rohan).

### AMEUBLEMENTS

#### MEUBLES MÉCANIQUES

Dupont. Lits pour malades, 10, rue Hautefeuille.

### ARTICLES DE VOYAGE

Moynat, la maison la mieux assortie et la meilleur marché de tout Paris, 1, avenue de l'Opéra, 5, place du Théâtre-Français.

### CAFÉS-RESTAURANTS

Bruneaux, 24, boulevard Poissonnière, Paris. — Déjeuner à 3 fr. Dîner à 4 fr.

### CHEMISES, GANTS, CRAVATES

C. Dupré, F. Ysern, 46, rue Vivienne, près le boulevard.

### DENTS

Insensibilisateur Duchesne. Extraction et pose de Dents sans douleur, rue Lafayette, 45.

### HOTELS

Appartements et Chambres très confortablement meublés; à la semaine et au mois.

Gervais-Desprez et C<sup>e</sup>, 18, rue de Choiseul près le boulevard.

### HABILLEMENTS POUR HOMMES

A. Saux, TAILLEUR, 43, rue Saint-Augustin, au coin de l'avenue de l'Opéra.

### LIBRAIRIE

LÉOPOLD BOSSANGE, Commissionnaire en Librairie, 6, rue Chabanais.

### PARFUMERIE

COSMYDOR. — Eau de Toilette sans acide ni vinaigre, aromatique, hygiénique.

SAVONNERIE DU COSMYDOR, entrep. gén. boul. Sébastopol, 53.

A. Balmain. — Parfumerie fine. Savons de toilette. Articles de choix.  
370, rue Saint-Honoré, Paris.

Cosmétique au Raisin pour les gerçures des lèvres.  
L. PIERLOT, 55, r. Bonaparte. La boîte, 2 bât., f. 65.

### EAU DE TOILETTE

Lait anthéphélique Candès, boulevard Saint-Denis, 26, pour rendre et conserver au teint sa pureté et son éclat.

Elixir et Poudre au Cresson Martial, 119, r. Montmartre.

HYGIÈNE L'Eau et la Pommade du Dr JACOMY arrêtent la chute des cheveux, empêchent de blanchir, 21, quai Saint-Michel.

### VINS

The International ADEGA Company, 12, rue du Quatre-Septembre.

Importation directe de tous les vins d'Espagne, de Portugal, de Madère. — Boissons anglaises. — Vente à la bouteille et par fûts. — Dégustation au verre.

**LE GAULOIS**

LE PLUS COMPLET ET LE MIEUX INFORMÉ  
DES JOURNAUX DE PARIS

Prix de l'abonnement pour le Canada (Uni n postale) :  
Un an, 72 fr.; Six mois, 36 fr.

Bureaux à Paris, 9, Boulevard des Italiens

**CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL**

1884 Arrangements d'été 1884

Depuis le 10 mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

**PARTIRONT DE LA POINTE-LEVIS**

Pour Halifax et Saint-Jean..... 7.30 A. M.  
Pour la Rivière-du-Loup et Sainte-Flavie 11.20 A. M.  
Pour la Rivière-du-Loup..... 5.15 P. M.

**ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS**

De Halifax et Saint-Jean..... 7.20 P. M.  
De la Rivière-du-Loup..... 1.30 P. M.  
De la Rivière-du-Loup..... 6.00 A. M.

Le char Pullman qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à Saint-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique à l'Est.

D. POTTINGER,  
Surintendant en chef,

Bureau du chemin de fer,  
Moncton, N. B., avril 1884.

**BOURGOIN, DUCHESNEAU & C<sup>IE</sup>**

NOUVEAUTÉS ET MERCERIE (Small Ware)

IMPORTATEURS

321, 323, 325, rue Saint-Paul  
MONTREAL

**GUSTAVE R. FABRE**

Marchands de Fers et de Quincaillerie

RUE SAINT-PAUL. — MONTREAL

**LA COMPAGNIE DE**

**Navigation Richelieu et Ontario**

LIGNE DE LA MALLE ROYALE

ENTRE

**QUEBEC ET MONTREAL**

Cette magnifique ligne est composée des steamers de première classe suivants :

**QUEBEC ET MONTREAL**

Départ de Montréal, tous les jours, sept heures du soir; départ de Québec, tous les jours, cinq heures du soir.

ENTRE

**MONTREAL et TORONTO**

Les steamers

CORSICAN,

ALGERIAN

et CORINTHIAN

Un de ces steamers quittera, tous les mardis, jeudis et samedis, le bassin du Canal à 9 heures, et Lachine à l'arrivée du train qui part de la gare Bonaventure à midi, pour

**TORONTO**

Et les ports intermédiaires, se raccordant directement à

**Prescott et Brockville**

Avec les chemins de fer d'OTTAWA, PERTH, ARNPRIOR, etc. à

**TORONTO**

Avec les chemins de fer qui conduisent à tous les points de l'Ouest.

J.-B. LABELLE,

19 mai 1884.

gérant.

**AGENCE FRANCO-ANGLAISE**

Pour la Représentation et la Vente des Marchandises  
Françaises et Anglaises

OBJETS D'ART, DE LUXE ET, DE HAUTE FANTAISIE  
à MONTREAL (Canada)

PLACE VICTORIA, RUE SAINTE-RADEGONDE, 8

N. B. — Renseignements franco sur demande.

**L. J. A. SURVEYER**

MARCHANDS DE FER ET DE QUINCAILLERIE

Rue Notre-Dame, 188

MONTREAL

**LIGNE DOMINION**

**De Paris au Canada**

Départ de Liverpool pour Québec tous les jeudis

L'Orégon, Le Sarnia, Le Vancouver

Les salons, ainsi que les cabines de 1<sup>re</sup> classe, se trouvent au milieu du navire.

Le Vancouver est éclairé à la lumière électrique dans tous ses compartiments.

Prix de passage : 1<sup>re</sup> classe, de 266 70 à 480 fr.

Pour tous renseignements et pour les billets de passage, s'adresser à

PITT ET SCOTT,

7, rue Scribe, Paris.

**LA NEW-YORK**

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1845

Fonds de Garantie : 287 Millions

ENTIÈREMENT SOUSCRITS

MUTUALITÉ A PRIMES ET ENGAGEMENTS FIXES

Les assurés sont seuls propriétaires du fonds de garantie de tous les bénéfices.

**TARIFS COMPARÉS**

de la NEW-YORK et des principales autres Compagnies

**ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS**

avec participation aux bénéfices  
Primes viagères assurant 100 fr.

Ages	à la New-York	aux autres Compagn.
25	19.89	22.10
35	26.38	28.40
45	37.97	38.70

**RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES**

payables par semestre  
Rente pour un versement de 100 fr.

Ages	à la New-York hommes	aux autres Compagn.
60	10 »	9.02
70	13.60	12.15
80	17.60	15.16

**DIRECTION POUR LA FRANCE**

19 — avenue de l'Opéra — 19  
PARIS



**BERTHET & DESMAZIÈRES**

TAILLEURS

Fournisseurs de S.M. le Roi de Suède et de Norvège  
AMAZONES, LIVRÉES. — 32, RUE DES PETITS-CHAMPS.

**APPARTEMENTS MEUBLES**

**A LOUER**

S'adresser rue de la Boétie, 81, PARIS.

**FABRE & GRAVEL**

LIBRAIRES

Rue Notre-Dame. — MONTREAL

**CONCESSIONS GRATUITES DE TERRES**

**AU CANADA**

65 hectares au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest

40 à 85 hectares dans les autres provinces

On trouve à acheter des fermes et des terres en partie défrichées à des prix raisonnables dans les provinces de Québec, d'Ontario, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île du Prince-Edouard et de la Colombie anglaise.

Passages à prix réduits. — Avantages spéciaux offerts aux domestiques.

S'adresser pour brochures donnant tous les renseignements relatifs au placement de capitaux, règlements pour la vente des terres, demande d'emploi, taux des salaires, prix des denrées d'alimentation, etc., etc., au bureau du Haut-Commissaire du Canada, 9, Victoria-Chambers, Londres S. W. (M. J.-G. Colmer, secrétaire; M. C.-C. Chipman, secrétaire-adjoint); ou à M. John Dyke, 15, Water-Street, Liverpool, et à M. Hector FABRE, commissaire-général du Canada, 19, rue de Grammont, Paris.

**LIGNE ALLAN**

Paquebots-Poste de Liverpool au Canada

**DATES DES DÉPARTS DE LIVERPOOL A QUÉBEC**

Sarmatian... Jeudi 28 août.	Polynesian... Jeudi 25 sept.
Sardinian... — 4 sept.	Peruvian... — 2 octobr.
Circassian... — 11 —	Sarmatian... — 9 —
Parisian... — 18 —	Sardinian... — 16 —

Ces vapeurs touchent à Londonderry le lendemain de leur départ pour embarquer les passagers et la malle.

**PRIX DES BILLETS DE PREMIÈRE CLASSE**

Fr. 318 15. — Fr. 397 65. — Fr. 477 20

suivant la position des cabines.

Sur le Parisian, les prix varient de Fr. 397 65 à 557.

Les passagers de différentes catégories de première classe jouissent du même salon et de la même table.

Les enfants de moins de 12 ans paient demi-place. Au dessous de 2 ans, ils voyagent gratuitement.

Chaque passager adulte a droit au transport gratuit d'un colis n'excédant pas 20 pieds cubes. Le colis qu'il prendra avec lui dans sa cabine ne devra pas excéder plus de 15 pouces de haut.

Les billets de passage sont délivrés contre un acompte de Fr. 126 25 ou contre la totalité de leur valeur.

Le passager muni d'un billet de retour devra l'échanger contre un nouveau billet avant de retenir son passage.

Pour billets de passage, s'adresser à M. Alex. HUNTER, 4, rue Gluck, à droite de l'Opéra, Paris; agent de MM. ALLAN brothers C<sup>o</sup>, 19, James street, Liverpool.

**PEINTURE & PHOTOGRAPHIE D'ART**

**ÉMILE TOURTIN**

8, Boulevard des Italiens, 8